Habiller, nourrir, soigner son enfant : la fabrication de corps de classes

Martine Court, Christine Mennesson, Émilie Salaméro, Emmanuelle Zolesio

Dans Recherches familiales 2014/1 n° 11 , pages 43 à 52
Éditions Union nationale des associations familiales

ISSN 1763-718X
DOI 10.3917/rf.011.0043
Date de mise en ligne : 19/05/2014

Article disponible en ligne à l'adresse
https://shs.cairn.info/revue-recherches-familiales-2014-1-page-43?lang=fr

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Union nationale des associations familiales.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Union nationale des associations familiales | Téléchargé le 13/10/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 86.202.231.230)

Habiller, nourrir, soigner son enfant : la fabrication de corps de classes

Martine Court, Christine Mennesson,
Émilie Salaméro, Emmanuelle Zolesio

L'inscription de l'identité de classe des individus dans et sur leur corps est un processus qui débute dès l'enfance. À travers un ensemble de pratiques – vestimentaires, alimentaires, sportives, mais aussi de soins d'hygiène et de santé – les parents modèlent le corps et l'apparence de leurs enfants dès le plus jeune âge, et ils le font de manières différenciées en fonction de la position qu'ils occupent dans l'espace social. L'objectif de l'article est d'analyser cette fabrication de corps de classes au cours de l'enfance. À partir de deux portraits de jeunes filles âgées de 11 ans appartenant à des milieux sociaux différents, il s'attache à montrer comment les dimensions de l'appartenance de classe des parents orientent la manière dont ceux-ci façonnent l'apparence de leurs enfants.

Introduction

Dans les sociétés stratifiées, l'apparence corporelle est un indicateur fondamental du statut social de l'individu. Incluant le vêtement, la coiffure, les bijoux et les accessoires, mais aussi la forme du corps et son *hexis*, elle est en particulier un marqueur de la position que cet individu occupe dans l'espace des classes sociales[1]. Certes, le port des vêtements qui, dans les années 1960, indiquait clairement la position sociale de leur propriétaire (le tailleur, le chapeau, ou la blouse de travail) n'a cessé de décliner depuis les années 1980, tandis que les vêtements moins nettement différenciateurs comme le jean, le pull-over ou les vêtements d'allure sportive, se sont généralisés[2]. En outre, la multiplication des modes et leurs appropriations de plus en plus complexes contribuent à brouiller les codes de l'apparence[3]. Pourtant, l'apparence corporelle reste un marqueur de l'appartenance de classe, de manière assurément plus subtile qu'il y a cinquante ans, mais pas de manière moins puissante. Dans les interactions, elle est ainsi l'un des multiples

[1] Pierre BOURDIEU, « Remarques provisoires sur la perception sociale du corps », *Actes de la recherche en sciences sociales,* n° 14, pp. 51-54, 1977 ; Christine DÉTREZ, *La construction sociale du corps,* Paris, Seuil, 2002.
[2] Nicolas HERPIN, Daniel VERGER, *Consommation et modes de vie en France,* Paris, La Découverte, 2008.
[3] Gérard MAUGER, Claude FOSSE POLIAK, « Les loubards », *Actes de la recherche en sciences sociales,* n° 50, pp. 49-67, 1983.

signes qui indiquent aux individus leur proximité ou au contraire leur distance dans l'espace social, à travers les *« jugements synthétiques instantanés »*[4] qu'elle engendre.

Les corps enfantins n'échappent pas à ce marquage social. Chez les enfants aussi, l'apparence corporelle *« marque la place de l'individu dans la hiérarchie des classes »*[5]. Elle contribue en premier lieu à la façon dont les enfants sont perçus par les adultes. Dans son travail sur les consultations de PMI, Delphine Serre montre ainsi que les caractéristiques physiques et vestimentaires des enfants emmenés à ces consultations font souvent l'objet de jugements critiques de la part des professionnelles de la petite enfance, où s'exprime la distance sociale existant entre elles et les mères de milieux populaires[6]. L'apparence joue également un rôle majeur dans la façon dont les enfants se classent les uns les autres, et se classent eux-mêmes dans l'espace social. Annie Ernaux raconte par exemple comment, enfant puis adolescente, elle percevait la distance qui la séparait de ses camarades d'école à des détails tels que leur bronzage, leurs vêtements, leur coiffure ou leur voix, et comment, en retour, sa propre manière de se coiffer l'amenait à se sentir *« poufiasse »*[7].

Si l'apparence corporelle des enfants porte l'empreinte de leur origine sociale, c'est qu'elle est façonnée pour une large part au sein de la famille. Les parents (et avant tout les mères) modèlent en effet profondément le corps et l'apparence de leurs enfants. Ils le font en particulier à travers les vêtements qu'ils leur achètent, l'alimentation qu'ils leur procurent, les soins (d'hygiène et de santé) qu'ils leur prodiguent, ou encore, quoique de manière moins visible, le type d'activités sportives qu'ils leur font ou non pratiquer.

L'intention de cet article est de montrer comment ce travail de façonnage contribue à la fabrication de *« corps de classes »*[8] au cours de l'enfance. Si le lien entre l'appartenance de classe et l'apparence corporelle a régulièrement été mis en évidence chez les adultes[9], ce lien reste largement à documenter en ce qui concerne les enfants[10]. De manière plus précise, nous nous proposons de montrer que ce travail que les parents réalisent sur l'apparence de leurs enfants est à la fois classé et classant : classé dans le sens où il est mis en œuvre par des individus occupant des positions déterminées dans l'espace social, classant dans la mesure où il produit chez les enfants des caractéristiques corporelles qui contribuent à les situer dans cet espace. À travers cette analyse, nous souhaitons en particulier donner à voir le rôle que joue le corps dans l'apprentissage que font les enfants de la place qu'ils occupent dans la hiérarchie sociale. Si les corps enfantins sont classants aux yeux des adultes et des autres enfants de leur entourage, ils le sont en effet aussi à leurs propres yeux.

[4] Michel BOZON, « Apparence physique et choix du conjoint », INED, *Congrès et colloque,* n° 7, 1991, p. 105.

[5] Luc BOLTANSKI, « Les usages sociaux du corps », *Annales,* n° 1, pp. 205-233, 1974, p. 232.

[6] Delphine SERRE, « Le "bébé superbe". La construction de la déviance corporelle par les professionnel(le)s de la petite enfance », *Sociétés contemporaines,* n° 31, pp. 107-127, 1998.

[7] Annie ERNAUX, *Les armoires vides,* Paris, Gallimard, 1974.

[8] Pierre BOURDIEU, *La distinction. Critique sociale du jugement,* Paris, Minuit, 1979, p. 120.

[9] Voir par exemple Pierre BOURDIEU, *La distinction, op. cit.* ; Nicolas HERPIN, « L'habillement, la classe sociale et la mode », *Économie et statistique,* n° 188, pp. 35-54, 1986 ; Thibault de SAINT POL, « L'obésité en France : les écarts entre catégories sociales s'accroissent », *INSEE Première,* n° 1123, 2007.

[10] Au cours de ces dernières années, un certain nombre de travaux – dont les nôtres – ont d'ores et déjà commencé à explorer cette question, mais ils l'ont fait dans le cadre de recherches dont l'objet central était la construction des différences de genre. Voir Aurélia MARDON, « La génération Lolita. Stratégies de contrôle et de contournement », *Réseaux,* n° 168-169, pp. 111-132, 2011 ; Christine MENNESSON, « Socialisation familiale et investissement des filles et des garçons dans les pratiques culturelles et sportives associatives », *Réseaux,* n° 168-169, pp. 87-110, 2011 ; Martine COURT, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale,* Paris, La Dispute, 2010.

Union nationale des associations familiales | Téléchargé le 13/10/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 86.202.231.230)

Union nationale des associations familiales | Téléchargé le 13/10/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 86.202.231.230)

Dans cette perspective, nous proposons une analyse approfondie de deux familles d'enfants de 11 ans appartenant à des milieux sociaux contrastés (la première est membre des fractions précaires des classes populaires, la seconde appartient aux fractions favorisées des classes supérieures). Cette échelle d'observation très rapprochée s'impose dans la mesure où nous souhaitons décrire le façonnage de l'apparence réalisé par les parents de façon détaillée, en nous intéressant aux différentes dimensions sur lesquelles il porte – le vêtement, la coiffure, la forme du corps, l'*hexis* – sans les dissocier les unes des autres. Les analyses présentées dans cet article se fondent cependant sur un matériau empirique plus large que l'étude de ces deux cas. Ces deux familles ont été rencontrées au cours d'une enquête réalisée auprès de vingt-six familles de milieux sociaux différenciés comprenant un enfant inscrit en CM2 au début de la recherche[11]. Chacune de ces familles a fait l'objet d'une étude approfondie à travers une série d'entretiens avec les parents (un à trois selon les cas) et avec cet enfant (un à deux entretiens). De manière générale, ces entretiens visaient à reconstituer les pratiques et les représentations des enquêtés dans le domaine du sport et du travail de l'apparence. La multiplication des entretiens au sein de chaque famille, la durée de ces entretiens (de une à trois heures pour chacun d'entre eux), et le fait qu'ils ont été réalisés au domicile des enquêtés, ont en outre permis d'obtenir des indications nombreuses et détaillées sur les conditions de vie des familles[12]. Certains enfants ont par ailleurs fait l'objet d'observations à l'école. Ces observations (environ deux cents heures, entre juin 2011 et juillet 2012) ont permis de recueillir des informations précises sur leur apparence, notamment sur leur corpulence, leur coiffure et leur *hexis*. Des relevés portant sur les tenues vestimentaires et d'autres caractéristiques de l'apparence (les bijoux, les accessoires, le maquillage ou encore le port de parfum) ont été effectués pour chaque journée d'observation réalisée. Les logiques mises à jour dans cet article prennent sens à l'intérieur de ce corpus. Elles sont le produit d'analyses et de comparaisons réalisées sur l'ensemble de ces entretiens et de ces observations.

Dans les deux familles présentées ici, l'enfant étudié est une fille. Le fait de se centrer sur des enfants de même sexe nous a permis de faire porter les analyses sur des pratiques homogènes en termes de genre. Comme on le sait, le façonnage de l'apparence comporte en effet d'importantes spécificités de ce point de vue, un grand nombre de vêtements et de caractéristiques corporelles étant assignés de manière préférentielle ou exclusive à un seul sexe. En choisissant deux cas de filles, on se donne en outre la possibilité d'analyser comment *« la classe travaille le genre »*[13]. En l'occurrence, il s'agira ici d'explorer comment dès l'enfance, les définitions du corps féminin légitime varient à l'intérieur de l'espace social.

L'apparence corporelle comme révélateur de la vulnérabilité sociale

La première famille dont nous proposons le portrait est une famille monoparentale dont les revenus reposent exclusivement sur les aides sociales. La mère – Mme A. – est la fille d'un ouvrier et d'une employée devenue inactive. Après avoir quitté l'école sans diplôme, elle a exercé différents petits boulots, puis a cessé de travailler à l'âge de 22 ans, à la naissance de son premier

[11] Dirigée par Gérard Neyrand et Christine Mennesson, l'enquête NORMENFAN a été financée par l'ANR.
[12] Dans certains cas, les entretiens avec les enfants ont été réalisés à l'école.
[13] Christelle HAMEL, Johanna SIMÉANT, « Genre et classes populaires », *Genèses,* n° 64, pp. 2-4, 2006.

Union nationale des associations familiales | Téléchargé le 13/10/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 86.202.231.230)

enfant. Elle a ensuite eu trois autres enfants et n'a plus jamais exercé d'activité professionnelle. Son mari, qui était ouvrier, est décédé sept ans avant l'enquête. Ce décès a renforcé chez elle une dépression qui avait débuté quelques années auparavant. Mme A. a alors fait plusieurs tentatives de suicide, elle a été hospitalisée à différentes reprises, et elle a finalement été reconnue handicapée, ce qui lui a permis de percevoir une allocation spécifique. Quelques mois avant les entretiens, Mme A. a eu un cinquième enfant avec un homme dont elle est séparée et qui ne lui verse pas de pension. Au moment où nous la rencontrons, elle élève donc seule ses deux filles cadettes (Océane, 11 ans, et un bébé de 10 mois) et ses ressources économiques sont très limitées. Elle habite une HLM dans une petite ville située en zone rurale. Elle explique qu'elle *« jongle »* sans cesse entre les dépenses, et qu'elle ne peut pas payer la cantine pour sa fille ni l'inscrire au centre de loisirs. Son seul *« extra »* est d'acheter parfois un journal de mots croisés *« et encore,* précise-t-elle, *c'est toujours à regret, tu te dis : "Merde, ça va prendre trois euros !" »*

Les stigmates de la pauvreté

L'apparence d'Océane donne à voir ces restrictions économiques de différentes façons. D'abord, elle signale des difficultés dans l'accès aux soins de santé qui sont, en partie au moins, une conséquence des contraintes financières pesant sur sa mère. Océane porte en effet des lunettes aux verres épais qu'elle et sa mère jugent disgracieuses, et on peut supposer que le « choix » de telles lunettes, peu esthétiques mais moins coûteuses que celles aux verres plus fins, résulte pour une large part des difficultés économiques de Mme A.. De même, Océane a des problèmes de dentition non soignés qui ont des effets visibles sur son apparence (ses incisives sont piquées de points noirs faisant penser à des caries). Or, si Mme A. explique cette absence de soins dentaires par le fait que sa fille redoute le dentiste, et si l'on peut y voir également l'effet d'un rapport distancié à la prévention, plus fréquent dans les milieux populaires[14], il est probable là aussi que la limitation de ses ressources économiques contribue à cette situation. Dans un budget aussi contraint que celui de Mme A., le coût que représente l'avance des frais associés aux soins dentaires (comme ces frais eux-mêmes, qui ne sont pas toujours totalement remboursés) peut constituer, sinon un obstacle à ces soins, du moins une raison de les retarder[15].

Les tenues vestimentaires d'Océane donnent également à voir les difficultés économiques de sa mère. Mme A. achète *« très peu »* de vêtements à sa fille et elle effectue ces achats dans des lieux proposant des produits peu coûteux (marchés, vide-greniers, grandes surfaces). Océane porte donc des vêtements bon marché et cette caractéristique est visible à travers la qualité médiocre de leur fabrication ou de leur matériau. Par exemple, le survêtement qu'elle met en EPS est confectionné dans un tissu épais qui bouloche et non dans le tissu fin et fluide des grandes marques de vêtements sportifs. De même, Océane porte pendant tout l'hiver une paire de bottines visiblement usées (la semelle de l'une d'entre elles se décolle sur l'avant).

La limitation de ses ressources économiques conduit enfin Mme A. à acheter des vêtements correspondant au plus près aux goûts d'Océane. Lorsqu'elle essaye de lui imposer de porter des

[14] Luc BOLTANSKI, « Les usages sociaux du corps », art. cit. ; Pierre MORMICHE, « Les disparités de recours aux soins en 1991 », *Économie et statistique,* n° 265, pp. 45-52, 1993 ; Philippe LONGCHAMP, « Des infirmières scolaires dans l'espace social », *Carnets de bord,* n° 16, pp. 45-66, 2009.

[15] Sur le lien entre l'état bucco-dentaire des enfants et les ressources économiques de la famille, voir CERC, *Les enfants pauvres,* Paris, La Documentation française, 2004. http://www.cerc.gouv.fr/rapports/rapport4/rapport4cerc.pdf

Union nationale des associations familiales | Téléchargé le 13/10/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 86.202.231.230)

vêtements qu'elle n'a pas choisis, celle-ci refuse en effet de le faire et les *« perd »* (*« Ça c'est classique : "Ah tu veux que je mette ça, ben ok" et le soir elle a oublié, et le truc, elle le ramènera jamais à la maison »*), ou bien elle les abîme, de manière à ne plus pouvoir les porter. Mme A. est alors contrainte de racheter les vêtements inutilisés, perdus ou détruits, ce qui entraîne une dépense supplémentaire pesant lourd sur son budget, et pour éviter cette situation, elle préfère acheter des tenues conformes aux goûts de sa fille. En l'occurrence, les vêtements qu'Océane préfère sont ceux proposés aux filles de sa génération par la *« mode de masse »*[16], par exemple au moment de l'enquête, les chaussures à talons ou les shorts portés sur un leggings. L'achat de ces tenues conformes aux goûts d'Océane ne résulte cependant pas uniquement d'une logique d'économie. Si Mme A. achète ce type de vêtements, c'est aussi parce que, de son point de vue, offrir à sa fille ce qu'elle désire fait partie de ses devoirs de mère. À ses yeux, être une bonne mère signifie en effet faire en sorte que sa fille ne manque de rien, qu'elle possède en particulier les produits de consommation *« modaux »*[17], et qu'elle échappe de cette manière à la stigmatisation qui frappe les plus pauvres. Au cours des entretiens, elle indique ainsi qu'elle se prive d'acheter des bijoux ou des accessoires pour elle-même, afin de pouvoir en offrir de temps à autres à sa fille. Elle explique également que lors du dernier Noël, celle-ci a eu *« tout ce qu'elle a voulu »*. Toutefois, pour pouvoir concilier cette exigence avec les contraintes qui pèsent sur son budget, Mme A. est parfois conduite à acheter à sa fille des vêtements singuliers. Par exemple, Océane est la seule fille de son école à porter un leggings avec un short en tissu éponge, dans un moment – l'année 2012 – où la mode invitait effectivement les filles à porter ce type de tenues, mais avec des shorts en jean.

Exclusion sociale et distance aux normes corporelles

Si l'apparence d'Océane révèle l'étroitesse des ressources économiques de sa mère, elle signale également la faiblesse de son intégration sociale. Au-delà de la limitation de ses revenus, ce qui caractérise Mme A. en termes de position sociale, c'est en effet aussi sa situation de très grand isolement. Sans activité professionnelle depuis de nombreuses années, Mme A. n'a pas de collègues de travail. Elle a des relations tendues avec ses parents, et voit peu ses trois enfants aînés ainsi que sa belle-mère. Son état dépressif, conjugué à la limitation de ses revenus, restreint en outre singulièrement ses réseaux amicaux. Enfin, Mme A. n'a quasiment aucune sociabilité liée à son rôle de mère. Elle va rarement chercher Océane à l'école et elle a donc peu l'occasion de rencontrer son enseignant et les autres parents d'élèves. Elle ne côtoie pas non plus ces parents à l'occasion d'invitations des enfants à domicile (Océane n'est jamais invitée par ses camarades et elle-même ne les invite pas). Sa fille ne pratique pas d'activité de loisir encadrée, et elle n'a donc aucun contact avec les animateurs en charge de ce type d'activités.

Cette faible intégration sociale semble favoriser chez Mme A. une certaine distance aux normes relatives au traitement du corps enfantin. Dans le domaine alimentaire, Faustine Régnier a montré qu'il existe un lien entre l'intensité des liens sociaux des mères et le degré auquel celles-ci se conforment aux normes nutritionnelles dominantes[18]. Indépendamment de leur niveau

[16] Frédéric GODART, *Sociologie de la mode,* Paris, La Découverte, 2010.

[17] Claude GRIGNON, Christiane GRIGNON, « Styles d'alimentation et goûts populaires », *Revue française de sociologie,* n° 4, pp. 531-569, 1980, p. 549.

[18] Faustine RÉGNIER, « Obésité, goûts et consommation. Intégration des normes d'alimentation et appartenance sociale », *Revue française de sociologie,* n° 4, pp. 747-773, 2009.

Union nationale des associations familiales | Téléchargé le 13/10/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 86.202.231.230)

de revenus, les mères prêtent d'autant plus attention à ces normes qu'elles sont plus intégrées socialement (qu'elles ont un conjoint, et une sociabilité qui n'est pas uniquement familiale mais aussi amicale). À l'inverse, la conformation à ces normes diminue en même temps que l'intensité des liens sociaux. Dans le cas de la famille A., la faible intégration sociale de la mère se traduit par un éloignement par rapport aux personnes et aux institutions qui diffusent les normes hygiéniques, médicales et vestimentaires dominantes, et qui veillent à leur application. Mme A. n'ignore pas ces normes, mais son isolement est tel qu'il est rare que quelqu'un vienne les lui rappeler et l'inciter à s'y conformer par des formes explicites ou implicites de contrôle social. Dès lors, Océane donne souvent à voir des caractéristiques corporelles « déviantes » à la fois du point de vue de ses pairs et de l'institution scolaire. Par exemple, elle va à l'école à plusieurs reprises avec les cheveux sales (la plupart du temps non attachés et non coiffés). De même, lors d'un entretien réalisé au mois de janvier, Mme A. raconte qu'Océane est allée à l'école le matin même avec une tenue visiblement inappropriée aux conditions météorologiques : « *Là ce matin elle est partie avec* [...] *une mini jupe d'été, avec un leggings, ses grosses bottes, et pour pas faire "con" comme elle a dit, elle a mis un petit tee-shirt là comme ça. Donc je lui ai dit : "Tu vas te cailler". Ben non, c'était pas possible, il fallait absolument qu'elle mette ça.* »[19]

Comme les femmes les plus précaires que Faustine Régnier a rencontrées au cours de son enquête, Mme A. se montre également peu attentive aux normes diététiques dominantes. Alors qu'Océane mange régulièrement entre les repas, sa mère ne tente pas de limiter cette pratique (par exemple en réduisant l'achat des produits « grignotés ») et n'indique pas que cette conduite de sa fille l'inquiète[20]. Lorsqu'elle prépare les repas, elle choisit les menus en fonction des préférences de sa fille, ce qui l'amène à privilégier les féculents et les plats frits (cordons bleus, nuggets) au détriment des fruits et des légumes. En reprenant ici l'interprétation proposée par Faustine Régnier, on peut avancer que le choix de ces plats résulte à la fois du souci de *« limiter les risques de gâchis »* (à l'instar de ce qu'on observait à propos des vêtements), et du désir de faire plaisir à sa fille ou, *a minima*, de ne pas entrer en conflit avec elle au sujet de l'alimentation, dans un contexte quotidien déjà marqué par un grand nombre de difficultés. Au moment de l'enquête, ces pratiques alimentaires n'ont pas d'effets visibles sur l'apparence d'Océane (celle-ci a une corpulence que l'enquêtrice juge *« normale »*). Toutefois, il est vraisemblable qu'elles en auront à moyen terme (d'autant plus qu'Océane ne fait pas de sport en dehors de l'école), contribuant là aussi à imprimer sur le corps de cette jeune fille la marque de son appartenance sociale[21].

Si l'apparence d'Océane donne à voir aux personnes de son entourage les restrictions économiques que sa mère subit et sa situation d'exclusion, les réactions que cette apparence suscite l'amènent en retour à percevoir la position dominée que sa famille occupe dans la hiérarchie sociale. Pendant l'année de CM2, ses tenues vestimentaires, ses dents abîmées et ses lunettes à verres épais valent en effet à Océane de subir de manière récurrente les moqueries de ses camarades. Or, à travers ces moqueries c'est bien une forme de domination de classe qui s'exerce sur elle et qu'elle expérimente. Mme A. indique ainsi que sa fille est *« très complexée »*, qu'elle a

[19] Le souci qu'a Mme A. de ne pas imposer à sa fille de porter des vêtements qu'elle n'a pas choisis, afin d'éviter qu'elle ne les « perde » ou les abîme, contribue sans doute aussi à expliquer cette conduite.

[20] C'est Océane elle-même qui signale cette habitude.

[21] Sur le lien entre surpoids et origine sociale à l'adolescence, voir Christine de PERETTI, Katia CASTETBON, « Surpoids et obésité chez les adolescents scolarisés en classe de troisième », *Études et résultats,* DREES, n° 283, 2004.

Union nationale des associations familiales | Téléchargé le 13/10/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 86.202.231.230)

constamment l'impression qu'on la *« regarde de travers »*, et qu'elle invoque régulièrement ce sentiment d'être mal jugée par les autres pour justifier son refus de participer à des activités de loisirs en dehors de l'école.

Une apparence d'héritière

Située du côté du pôle « privé » des classes supérieures[22], notre deuxième famille (la famille de Chloé G., 11 ans) occupe une position sociale diamétralement opposée à celle de la famille A. M. G. est chirurgien libéral dans une clinique où il travaille avec un associé. Son épouse, qui est diplômée d'une école d'ingénieurs, fait la comptabilité et la maintenance informatique de son cabinet, à temps partiel. Auparavant, elle avait travaillé comme ingénieure pendant une quinzaine d'années dans une grande entreprise d'informatique. Les G. ont un niveau de vie élevé. Ils habitent avec leurs cinq enfants dans une grande maison avec un jardin et une piscine, située dans la banlieue résidentielle aisée d'une métropole régionale. Ils partent en vacances régulièrement, aux sports d'hiver et à l'étranger. Tous leurs enfants sont inscrits dans des établissements scolaires privés.

La valorisation du capital économique

L'apparence de Chloé porte l'empreinte de cette appartenance sociale de trois manières différentes. D'abord, elle reflète le capital économique que possèdent M. et Mme G., et le rapport spécifique qu'ils entretiennent à cette forme de capital. Appartenant à un milieu social où la réussite se mesure pour une large part au niveau de ressources économiques, M. et Mme G. attribuent une valeur élevée à ce type de capital et ils prennent plaisir par conséquent à porter et à faire porter à leurs enfants des tenues qui signalent sa possession[23]. Mme G. achète ainsi à sa fille un grand nombre de vêtements, qui sont souvent des vêtements coûteux. Ces achats ne répondent pas à un besoin d'ordre matériel (Chloé a *« beaucoup de choses dans son placard »*, notamment parce qu'elle récupère les vêtements de ses deux sœurs aînées), mais Mme G. *« adore »* faire du shopping et acheter régulièrement *« quelques petites choses neuves »* à sa fille. Celle-ci possède en particulier un grand nombre de vêtements et d'accessoires de marques dont les prix sont relativement élevés : une montre Swatch, des chaussures Bensimon ou encore une veste Abercrombie. Le goût de M. et Mme G. pour les vêtements et les accessoires de ce type oriente également les achats qu'ils font pour eux-mêmes. M. G. aime les vêtements Ralph Lauren, Mme G. porte des chemisiers en soie *« pour sortir »*, elle *« adore »* les bijoux et son mari lui en offre régulièrement.

Le goût du classique

Les tenues vestimentaires de Chloé reflètent également un rapport spécifique à la mode caractéristique de la fraction de classe à laquelle appartiennent ses parents. Mme G. manifeste en effet

[22] Philippe GOMBERT, Agnès VAN ZANTEN, « Le modèle éducatif du pôle "privé" des classes moyennes : ancrages et traductions dans la banlieue parisienne », *Éducation et sociétés,* n° 14, pp. 67-83, 2004.

[23] Sur la valeur symbolique accordée au capital économique chez les professions libérales et les cadres supérieurs du privé, voir Michèle LAMONT, *La morale et l'argent,* Paris, Métailié, 1995.

Union nationale des associations familiales | Téléchargé le 13/10/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 86.202.231.230)

certaines réticences à l'égard des vêtements qu'elle désigne elle-même comme *« à la mode »*, c'est-à-dire des vêtements qui sont, à un moment donné du temps, promus par les industries culturelles de masse et valorisés au sein de la culture juvénile. Si elle accepte d'acheter ce type de vêtements à Chloé et à ses autres filles pour leur éviter d'être *« en marge »* par rapport à leurs pairs, son goût personnel la porte plutôt à choisir des vêtements qu'elle qualifie de *« classiques »*. Selon elle, son mari est *« encore pire »* qu'elle de ce point de vue (*« Lui, il aimerait bien les voir en col Claudine »*). Dans cette méfiance à l'égard de la mode (qui, comme l'ont montré Béatrix Le Wita ou Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot[24] est caractéristique de la bourgeoisie économique, lorsque l'appartenance à cette classe est ancienne[25]), on peut voir une volonté de ne pas céder le pouvoir de définir le bon goût à des agents extérieurs à la famille, qui sont aussi, potentiellement, extérieurs à la classe (le groupe de pairs ou les industries culturelles). Lorsqu'elle achète les vêtements de sa fille, Mme G. veille ainsi à choisir des vêtements qu'elle juge *« modernes »*, sans pour autant déroger à un certain classicisme. Par exemple, parmi les achats qu'elle a faits pour Chloé en CM2, elle cite des ballerines, des marinières, un bermuda gris, et une robe qui, selon Chloé, « *fait un peu* La petite maison dans la prairie ». À l'inverse, Mme G. a refusé l'achat d'un vêtement avec des têtes de mort (imprimé très en vogue au moment de l'enquête), parce qu'elle juge ce type de motifs *« vulgaire »*.

Une apparence d'excellence

Enfin, le corps de Chloé porte la trace d'un travail intensif réalisé par ses parents dans le but de lui faire une apparence « cultivée ». Ce travail concerne tous les aspects de son apparence : la coiffure, le vêtement, l'*hexis* et la corpulence. Il est orienté par une exigence de « tenue » et, de manière symétrique, par un refus à l'égard de tout ce que M. et Mme G. perçoivent comme du « laisser-aller ».

Mme G. emmène ainsi Chloé chez le coiffeur plusieurs fois par an pour lui faire tailler les pointes, tandis que M. G. lui demande régulièrement de s'attacher les cheveux. D'après Mme G., son mari n'aime pas que Chloé ait les cheveux *« lâchés »* ou *« libres »*, termes qui évoquent précisément l'absence de travail, le « relâchement » par opposition à la « tenue ». De même, si Mme G. achète des jeans à Chloé parce qu'elle estime que c'est *« pratique »*, elle regrette l'image de décontraction qui est associée à ce vêtement et elle lui achète donc aussi régulièrement des jupes et d'autres types de pantalons.

La volonté de faire à Chloé une apparence « cultivée » se traduit également par un travail important sur son *hexis*. Lorsque Chloé était en CM2, sa mère l'a incitée à faire de la gymnastique, une activité qui, lorsqu'elle est pratiquée de manière intensive et durable, développe le maintien, la tenue et la grâce. Elle a d'ailleurs inscrit deux autres de ses filles dans des activités sportives du même type (danse et GRS)[26]. Cet objectif de façonnage de l'*hexis* corporelle apparaît nettement au cours des entretiens. Mme G. explique ainsi qu'elle apprécie particulièrement d'aller voir les

[24] Béatrix LE WITA, *Ni vue ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise,* Paris, Éditions de la MSH, 1988 ; Michel PINÇON, Monique PINÇON-CHARLOT, *Voyage en grande bourgeoisie,* Paris, PUF, 1997.

[25] C'est le cas des G. Le père de M. G. était directeur d'une clinique, le père de Mme G. ingénieur.

[26] À propos des effets de ces activités sur la construction d'une *hexis* féminisée et cultivée, voir Christine MENNESSON, Sylvia VISENTIN, Jean-Paul CLÉMENT, « Être jolie pour être performante : l'incorporation du genre en gymnastique rythmique », *Ethnologie française,* n° 2, pp. 591-600, 2012.

Union nationale des associations familiales | Téléchargé le 13/10/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 86.202.231.230)

compétitions de gymnastique de Chloé pendant l'année de 6e parce que c'est *« plus joli »* que l'année précédente. Elle raconte également que, lors de la première de ces compétions, elle a explicitement recommandé à sa fille de sourire au jury. Chloé rapporte quant à elle qu'à l'issue d'une autre de ces compétitions, son père lui a – là aussi de manière explicite – reproché de n'être *« pas assez gracieuse »*.

Enfin, ce façonnage d'une apparence « cultivée » passe aussi par un travail sur la corpulence. Mme G. prohibe le grignotage entre les repas et limite l'apport calorique des plats qu'elle prépare. Si elle ne sait pas précisément combien Chloé pèse, elle sait en revanche qu'elle a *« forci »* au début de l'année de 6e et elle se prépare à y remédier (*« Il va falloir faire très attention »*). Mme G. donne également à voir à ses enfants l'importance qu'elle accorde à la minceur à travers ses propres pratiques. Alors que l'enquêtrice la décrit comme ayant une corpulence *« normale »*, elle-même se trouve *« grosse »*. Pour cette raison, elle surveille son alimentation et fait du sport plusieurs fois par semaine dans le but de perdre du poids.

Au-delà de la norme de la minceur, ce que Mme G. transmet à Chloé c'est bien une aversion pour le corps « naturel » – celui des « gros » – et une préférence, à l'inverse, pour le corps « cultivé » – celui des gens minces et musclés. À l'instar de ce que Muriel Darmon remarquait dans son travail sur les anorexiques, *« l'idée du corps "gros" comme corps subi, abominablement naturel »* s'oppose ici à celle du corps maigre qui *« incarne l'ethos du travail et de la construction volontariste de soi, comme culture du corps supérieure à la nature »*[27]. On le voit par exemple dans l'extrait suivant, où Chloé explique longuement que son poids est lié à sa taille et sa musculature et non à la possession de graisse : *« C'est pas que j'ai un souci, mais j'aime pas être... C'est comme ma maman ou ma sœur, on n'aime pas être trop grosses en fait. Enfin "grosses"... voilà. C'est pour ça que je fais très attention. Mais puisque je suis grande, musclée, je suis obligée d'être quand même lourde. Donc enfin... je fais quand même attention à ce que je mange et tout ça, je suis pas grosse, mais je suis très très lourde. En fait je suis une sorte de... En fait c'est surtout du muscle moi ce que j'ai. C'est un tas de muscles. »*

Dans ce façonnage d'un corps « cultivé », on peut voir la transposition au domaine corporel d'une recherche d'excellence caractéristique des pratiques éducatives des parents appartenant au « pôle privé » des classes supérieures[28]. Ces parents valorisent en effet *« un culte de la performance tant dans le travail que dans d'autres sphères de la vie sociale »* qui les conduit à penser « *qu'eux-mêmes et leurs enfants n'en font jamais assez et qu'il est toujours possible de se surpasser, de déployer plus d'énergie ou de trouver des moyens plus adaptés aux objectifs poursuivis »*[29]. Aux yeux de Chloé (comme aux yeux de sa mère), le corps mince et musclé qu'elle s'est façonné atteste d'ailleurs clairement d'une supériorité par rapport aux filles qui n'effectuent pas ce travail : *« Je veux pas me vanter,* dit-elle par exemple, *mais grâce à la gym j'ai de bons abdos »*, et elle ajoute plus loin : *« Je vise pas certaines personnes, mais (quand on ne fait pas de sport) on peut prendre du poids. »*

[27] Muriel DARMON, *Devenir anorexique. Une approche sociologique,* Paris, La Découverte, 2003, p. 288.

[28] Cette position les conduit notamment à accorder une place centrale au sport dans l'éducation des enfants, quand les parents du « pôle public » des classes supérieures jugent souvent cette activité plus secondaire. Voir Christine MENNESSON, Samuel JUHLE, « L'art (tout) contre le sport ? La socialisation culturelle des enfants des milieux favorisés », *Politix,* n° 99, pp. 109-128, 2012.

[29] Philippe GOMBERT, Agnès VAN ZANTEN, « Le modèle éducatif du pôle "privé" des classes moyennes », art. cit.

Union nationale des associations familiales | Téléchargé le 13/10/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 86.202.231.230)

Conclusion

L'analyse détaillée de la socialisation familiale proposée dans cet article permet de faire apparaître comment différentes dimensions de l'appartenance de classe des parents – leur niveau de ressources économiques, leur position dans la division sociale du travail, et les *« modèles culturels »*[30] auxquels ils adhèrent – orientent la manière dont ils façonnent l'apparence de leurs enfants. Produits de ce façonnage, les corps enfantins donnent à voir aux enfants eux-mêmes la position qu'ils occupent dans l'espace social. De ce point de vue, ils contribuent de façon importante à la construction du *« sens social »* à cet âge de la vie[31]. C'est en se fondant notamment sur les informations livrées par l'apparence corporelle que les enfants prennent conscience de la hiérarchie sociale et de la place qu'ils y occupent. Les critiques de Chloé à propos des enfants qui ne contrôlent pas leur poids, comme la méfiance d'Océane à l'égard des jugements sur son apparence, illustrent bien ce processus.

Les analyses présentées ici rappellent également que la classe sociale introduit des variations dans la socialisation de genre. Souvent présentée de manière homogène pour chacune des classes de sexe, la construction du genre se conjugue en effet toujours étroitement à la différenciation de classe. Plutôt que de parler de « la » féminité, force est donc de constater qu'il existe « des » féminités qui se déclinent différemment selon l'appartenance de classe[32]. Les assignations sexuées orientent ainsi fortement, mais différemment, les pratiques corporelles d'Océane et Chloé. Tandis que la seconde est sommée de se faire une apparence hautement contrôlée, ce n'est pas le cas pour la première. Alors que l'une s'approprie – de manière décalée – les modèles vestimentaires prescrits aux filles par la mode de masse, l'autre se conforme à une mode féminine nettement plus coûteuse, qui est aussi une mode plus distinctive.

Enfin, l'analyse de ces deux cas permet de montrer que, dans certains lieux de l'espace social au moins, la famille joue un rôle prépondérant dans la socialisation corporelle des enfants. Dans les travaux consacrés aux préadolescents, qui portent souvent sur des jeunes de classes moyennes, ce rôle de la famille est parfois minimisé par rapport à l'influence des pairs. Or, on voit ici que dans des catégories sociales éloignées des classes moyennes, la famille – et donc la classe sociale – a une influence majeure sur le façonnage du corps des enfants. Dans le cas d'Océane, l'appartenance aux classes populaires vulnérables limite les possibilités d'acquérir les vêtements et les accessoires valorisés par les pairs ; dans le cas de Chloé, l'appartenance aux classes supérieures conduit les parents à exercer un contrôle étroit sur l'apparence de leur fille et à limiter ce faisant les effets des industries culturelles de masse.

[30] Louis CHAUVEL, « Le retour des classes sociales », *Revue de l'OFCE,* n° 79, pp. 315-359, 2001, p. 335.

[31] Bernard ZARCA, « Le sens social des enfants », *Sociétés contemporaines,* n° 36, pp. 67-101, 1999.

[32] Voir Julie BETTIE, *Women Without Class,* Los Angeles, University of California Press, 2003 ; Martine COURT, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale, op. cit.*